

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

LA QUERELLE DE « L'OBJET PERDU »

(A propos de Jacques Rivière)

Non, nous ne sommes pas près de cesser d'en parler. Il semble que ce soit le nœud de la question sur laquelle aujourd'hui deux classes d'esprits se séparent. Au cours d'un entretien paru dans les *Nouvelles Littéraires*, Jacques Maritain et Henri Massis ont repris tous deux ma formule et voici que Jacques Rivière leur répond par l'intermédiaire aussi de M. Frédéric Lefèvre. Ce dernier document est trop touffu, trop divers, souvent trop contradictoire pour que je ne l'analyse ici. Je n'examinerai que ce qui me regarde.

Il s'agit, en effet, de retrouver « l'objet perdu », de réagir contre les excès du subjectivisme les mêmes qui caractérisèrent une précédente période. Le croirait-on? Jacques Rivière est sur ce point tout à fait d'accord avec nous ; il se déclare anti-subjectiviste. Quiconque se souvient des sinuées digressions, des prestigieuses tâtonnements et des savants travaux d'approche dont sa critique investit tout objet, pour, au dernier moment, se refuser à le saisir, en éprouvera une grande surprise. Comme on se connaît mal ! Jacques Rivière va plus loin : Il nous renvoie à un de ses articles paru en 1920 dans la *Nouvelle Revue Française* sous le titre : *Reconnaissance à Dada* dont il détache les lignes suivantes.

« Il faut que nous renoncions au subjectivisme, à l'effusion, à la création pure, à la transmission du moi et à cette constante prétention de l'objet qui nous a précipités dans le vide. Il faut qu'un mouvement subtil de notre esprit l'amène à se dédoubler à nouveau ; il faut qu'il reprenne foi en une réalité distincte de sa puissance, qu'il arrive à distinguer à nouveau en lui un instrument et une matière. Il importe surtout que l'esprit critique cesse de nous apparaître comme essentiellement stérile et que nous sachions redécouvrir sa vertu créatrice, son pouvoir de transformation. Nous ne pourrions nous renouveler que si l'acte de l'écrivain se rapproche franchement de l'effort pour comprendre. C'est non pas en imitant le savant, mais en s'apparentant à nouveau à lui, que l'écrivain verra la fécondité lui revenir. Et, sans doute, il restera toujours, à la différence du savant, un inventeur, un trompeur. Mais il faudra qu'il n'en ait plus l'air et qu'il ne se sache plus tel. Il faudra que le monde irréel qu'il a pour mission de susciter naisse seulement de son application à reproduire le réel, et que le mensonge artistique ne soit plus engendré que par la passion de la vérité. »

Il ajoute aussitôt :

« Je serais vraiment curieux de savoir si le diagnostic porté par MM. Massis et Ghéon sur le mal dont souffre la jeune littérature se serait formulé dans les mêmes termes s'ils n'avaient pas lu mon article. Je me permets d'en douter. »

Je lui répondrai amicalement que la chose ne fait aucun doute. Je n'ai pas attendu qu'il condamnât Dada — après, du reste, avoir semblé le prendre au sérieux et coqueté avec ce jeune dieu tout un hiver — pour réclamer le respect de l'objet et pour défendre une esthétique réaliste. L'insécurité séduisante et décevante de sa position m'a obligé, depuis longtemps, à ne chercher dans ses écrits qu'une sorte de plaisir raffiné et sans conséquences. Parmi les écrivains que j'aime, il est bien le dernier auquel j'aurais songé à demander des principes ou des leçons. Mes principes à moi ont un grand nombre de fois séculaires ; c'est-à-dire que je n'en revendique aucunement l'invention. Il suffisait de les appliquer correctement pour diagnostiquer un des maux dont la littérature souffre. Écartons donc toute question de priorité qui est selon moi puérile, il conviendra de s'enquérir des raisons qui font que Jacques Rivière « à la recherche de l'objet perdu » le recherche autrement que nous, ailleurs que nous et risque de ne le trouver point. Il conviendra surtout de redresser la notion faussée qu'il semble avoir du classicisme.... Mais n'anticipons pas.

clair pour le principal et le sentiment occasionnel pour le fond même de son être.

Faudra-t-il répéter ce que j'ai déjà dit ici, que Proust n'est pas en cause chez qui j'ai précédemment signalé ce redressement synthétique ? mais le « proustisme » et ses succédanés divers, mais le danger d'une dissociation excessive. Il s'agit de créer des êtres, aussi complexes qu'on voudra ou qu'on pourra, mais non d'étiqueter des sentiments sur un fantôme. Et pour répondre encore sur un point à Jacques Rivière, je ne pense pas que Massis ou Maritain aient jamais songé à nous proposer l'essayiste génial qu'est Chesterton comme un créateur de figures. Je n'accepte pas quant à moi que l'on me prête une sottise aussi gratuite. Je viens de lire avec bien de la joie les deux nouveaux volumes des *Thibault* de cet Roger Martin du Gard que j'opposerais non à Ghéon — qui n'a jamais voulu écrire autre chose que des récits, non à Proust auquel j'ai rendu un juste hommage — mais à certains de leurs imitateurs. Je compte parler de la *Belle Saison* ; je compte parler de *Kaberel* ; et je salue en attendant, ce renouveau concret et nettement objectif du roman qui ne m'empêche en aucune façon de considérer avec intérêt les recherches analytiques qui se poursuivent par ailleurs, dans les limites cependant où elles ne ruinent pas l'homme même.

Henri Ghéon.

(1) Et on sait les rapports étroits du sens commun avec la philosophie aristotélicienne et thomiste.

(2) Le symbolisme contemporain, par exemple n'est pas sorti du bergsonisme, mais a trouvé et lui certaine justification.

(3) Je trouve dans Georges Sorel (*Les Illusions du Progrès*, page 38) cette phrase curieuse : « Le règne de Descartes commença assez tard et Bruno l'élève dit même que l'influence du cartésianisme au XVII^e siècle est l'une des inventions, l'une des erreurs dont Victor Cousin a judicieusement infesté l'histoire de la littérature française. »

« L'objet perdu » qu'il recherche spécialement, c'est le *moi* — qui mérite qu'on s'en occupe. Il s'insurge à bon droit « contre cette obéissance immédiate et endormie à l'inconscient qui avait fini par passer pour la seule forme possible de la création littéraire ». Il atteindra le *moi-objet* par la démarche consciente d'une analyse quasi-scientifique, décomposante, dissociante — en quoi il se sépare d'André Gide qu'il trouve trop « global ». C'est, nous dit-il, la méthode classique. Est-ce bien sûr ? est-ce *toute* la méthode classique ? et celle-ci ne comporte-t-elle pas, elle aussi, une part importante de « globalisme » ? Nous verrons notre auteur à l'œuvre. Mais où nous l'arrêtons c'est au point de son exposé où il accuse ses contradicteurs de confondre « individualisme » et « subjectivisme » (car l'un conduit à l'autre : ils sont étroitement liés) ; c'est surtout quand il leur fait dire, au mépris de toute évidence, « que l'intelligence est inapplicable aux réalités intérieures », que le *moi* ne peut être objet de connaissance, que « tâcher de le comprendre, de le saisir, c'est tourner le dos à toute réalité » : quand il conclut enfin qu'ils nient le classicisme au nom même de saint Thomas. Accepter le thomisme c'est s'interdire toute psychologie ! Le *moi* est le domaine privilégié des cartésiens !

Il faudrait s'entendre une fois pour toutes sur le cartésianisme des classiques. Spécialement des créateurs, des peintres d'hommes, de Molière, de Racine. Quand on parle de leur raison, s'agit-il d'une raison à la Descartes, ou n'est-ce pas plutôt une forme supérieure du sens commun ? (1) Une philosophie qui naît n'informe que bien rarement l'esprit et l'art des créateurs de son siècle (2) ; ceux-ci vivent sur un acquis qui remonte plus haut, sur un héritage lointain. Le catholicisme joint à l'humanisme dans cet équilibre fondamental qui est propre à l'esprit français, voilà de quoi justifier et expliquer la dramaturgie psychologique de Molière et de Racine ; et on n'oublie pas la part d'Aristote dans les querelles esthétiques au XVII^e siècle français. Descartes a pu influencer, mais il n'a pas formé son siècle, il était formé avant lui (3). Je vois même une opposition fondamentale entre sa doctrine et la façon dont Molière et Racine, peintres de l'homme, ont représenté celui-ci. A quelque degré d'abstraction qu'ils atteignent, Racine particulièrement, ils demeurent essentiellement des *réalistes* et ils ne perdent jamais le contact avec le monde extérieur. En quoi ils sont d'accord avec la doctrine thomiste, laquelle pose d'abord la prise de nos sens sur le dehors, pour abstraire seulement ensuite et permettre, par réflexion, la connaissance du dedans, de la réalité qui est en nous. Comme eux, un thomiste connaît son âme par ses diverses manifestations et celles-ci sont d'autant plus significatives de l'homme que l'homme garde un contact plus étroit avec la réalité de l'univers. Au contraire, en posant le *moi* avant le monde — quitte à tenter de rétablir le monde après — en prétendant l'atteindre en soi directement, un cartésien risquera en effet de « tourner le dos » au réel, et, travaillant sur l'âme séparée, de se perdre, en elle, bientôt. A quel antiréalisme foncier, le cartésianisme aboutit en ces derniers siècles, dans les doctrines issues de lui, l'histoire de la philosophie le dit assez. Pour saint Thomas d'Aquin et aussi bien pour l'homme de bon sens, dès que les sens cessent d'agir, ce qui arrive quand on dort, le contrôle de l'intelligence est empêché. Aussi, ne serait-ce pas trop, selon moi, forcer la doctrine cartésienne, que de dire du cartésien qu'il s'efforcera de penser ou de se penser, loin des choses, dans une sorte de sommeil. Son esprit critique, sans vrai soutien, tâtonnera, s'égarera et deviendra aussi peu sûr que l'intuition

lyrique, combattue par Jacques Rivière. De son *moi*, il ne connaîtra que les rêves. Le propre du classique est justement de penser éveillé, d'établir sa réalité sur la réalité des choses, et c'est pourquoi il ne déraile point ; c'est pourquoi il ne détruit pas l'unité de la conscience et de l'être ; c'est pourquoi son analyse, si poussée soit-elle, s'arrête à temps afin de ressaisir et de restituer l'être total, « global », par un mouvement de synthèse. Il voit simple d'abord, il détaille ce qu'il a vu, pour le recréer simple encore ; c'est la condition de la vie. Mais à l'encontre de l'idéaliste, il ne sera jamais tenté de prendre le secon-